

La chambre virtuelle

Dominique Sirois

Commissaire : Jean-Michel Quirion

—

La surexploitation des ressources, l'essor des technologies, les systèmes spéculatifs et la marchandisation forment les engrenages dominants de nos modes de vie consuméristes. Nous travaillons pour produire, produisons pour consommer, et consommons afin de justifier un travail toujours plus envahissant, pris dans un cycle excessif qui absorbe notre existence — jusque dans ses sphères les plus intimes. Que pouvons-nous faire, dans l'immédiat, pour freiner ces mécanismes persistants et invasifs ? Refuser l'éveil obligé. Somnoler. Outrepasser le jour. S'endormir. (Sur)vivre la nuit. Réveiller les chimères du surréalisme. Devenir des êtres alchimiques. Se soustraire à la vacuité des surfaces écraniques. Dormir. Rêver. À jamais.

La pratique artistique de Dominique Sirois se déploie en des installations sculpturales qui, loin d'être dépourvues de présence, composent un théâtre de sujets féminins et d'objets informatiques. À travers la lentille de l'archéologie de la sculpture, l'artiste télescope les temporalités. Inscrite dans une filiation surréaliste, Sirois explore les processus de transformation de la matière — par l'argile, les glaçures minérales, les métaux et le verre — tout en interrogeant les systèmes de valeur et de désir propres au capitalisme contemporain. En combinant savoir-faire artisanaux et références technologiques, elle façonne des univers atemporels, porteurs de récits oscillants entre fiction et spéculation. Dans ce monde au seuil du futur, les traces du passé affleurent dans les failles du présent.

Le corpus *La chambre virtuelle* s'inscrit dans une posture de retrait et de transmutation. La métamorphose y est envisagée comme une puissance à la fois évocatrice et émancipatrice. L'alchimie — pratique ancestrale située au croisement de la philosophie, de la science et de la spiritualité — se profile au Moyen-Orient avant de se diffuser en Europe, de l'Antiquité à la fin de la Renaissance. Protoscience de la chimie moderne, elle visait la transformation de la matière minérale, alors perçue comme porteuse d'un potentiel illimité. Sirois ravive la quête de la pierre philosophale, cette substance légendaire capable de transmuter les métaux les plus vils en matières précieuses. Cet héritage marque un point de bascule entre l'exploitation des ressources naturelles et l'avènement d'une industrie de synthèse. De ces récits anciens, Sirois décante une magie résiduelle aux possibilités insoupçonnées. L'analyse met ainsi en relation l'évolution de l'alchimie vers la chimie moderne et les sciences appliquées — dont l'informatique — afin d'interroger notre rapport contemporain aux matières premières. À la Renaissance, l'alchimie concevait le sol comme un corps vivant, un « ventre » dans lequel les minéraux se formaient selon une logique de gestation et de transformation. De nos jours, la chimie et les technologies numériques reposent sur l'extraction intensive de minéraux. Ce glissement révèle un changement profond : la terre n'est plus perçue comme un organisme à révéler, mais comme une ressource à exploiter au service du progrès.

Dans l'histoire des sciences occultes, les femmes alchimistes occupent une place fondatrice, bien que largement marginalisée par les récits dominants. Dès le début du Moyen Âge, des figures telles que Marie la Juive et son élève Cléopâtre l'Alchimiste accomplissent le *magnum opus* et développent des dispositifs encore utilisés aujourd'hui, dont le bain-marie. Au XVII^e siècle, Marie de Gournay et Marie Meurdrac prolongent ce savoir expérimental, consolidant des pratiques maintenues à la périphérie des discours du progrès. Dominique Sirois ouvre ainsi des brèches narratives entre l'imaginé et le (mé)connu. Elle élabore un récit-hommage sous tension, non linéaire et sans résolution, au sein duquel persiste la reconnaissance des savoirs féminins.

Pour y parvenir, l'artiste a édifié, au cours des deux dernières années, une chambre. Dans son atelier du quartier Chabanel, à Montréal, elle a quotidiennement façonné, moulé, puis assemblé, les composantes de ce lieu suspendu dans les limbes. L'exposition qui en résulte se déploie comme une chambre de gestation créative, faisant écho à la nécessité d'un espace d'autonomie pour mieux imaginer, telle que formulée par Virginia Woolf dans *Une chambre à soi* (1929). Sirois transpose cette aspiration dans une zone mentale et symbolique où la matière, l'imaginaire et l'identité peuvent se métamorphoser sans cesse, sous la protection des contraintes dirigeantes et persistantes de notre monde. Elles prolongent en ce sens les capacités du charnel tout en révélant les zones d'inconscience, de friction, d'obsolescence ou de perte de contrôle.

L'installation se présente comme une chambre qui se dissout progressivement en bureau-laboratoire. L'espace est activé par des figures féminines façonnées dans l'argile : des présences inertes qui l'habitent telles des opératrices silencieuses, maintenues dans un état de veille. Dominique Sirois met en scène, avec une acuité maîtrisée, les tensions contemporaines liées aux systèmes d'automatisation et à l'intelligence artificielle (IA). Les œuvres du corpus apparaissent comme des entités substitutives, comparables à des doubles de nous-mêmes — parcelles de corps savants, reliques d'avenirs mort-nés, artefacts occultes et objets technologiques vétustes.

Des visages sculptés en argile — en résonance aux procédés de la taille directe dans des gemmes — ponctuent la salle. Leurs traits ciselés, nommément en formes de poire, de rond ou de trillion, évoquent les cartographies, filtres et grilles propres aux technologies de reconnaissance faciale, inscrivant la chair dans un régime de visibilité algorithmique. Oscillant entre portrait et interface, ces physionomies mettent en tension la subjectivité incarnée et sa réduction à des données exploitables.

Le mobilier-sculpture agit, quant à lui, comme un repère visuel, une balise formelle à partir de laquelle se déploient des chaînes d'associations. Issus de l'univers administratif du tournant des années 2000, ces éléments de bureau deviennent des supports d'hybridation, valorisant des formes d'intégration instables et une déformabilité plurielle des corps, assimilés à des objets de science. Les extensions corporelles y demeurent perceptibles, mais jamais pleinement fonctionnelles.

Des fenêtres en verre coloré, ornées de motifs de disques durs externes, surplombent la charpente d'un lit. Elles activent des métaphores de la surveillance algorithmique : des surfaces de pénétration constante, des frontières poreuses dans de la vie privée — même en état de somnolence.

La scénographie puise également dans l'imaginaire surréaliste de Remedios Varo, notamment les œuvres picturales *Harmonie* (1956) et *La création des oiseaux* (1958). Les architectures mentales et les figures opérantes issues de ces œuvres structurent l'aménagement de l'Écart. Nous sommes alors projeté·e·s dans un espace aux pourtours incertains : un laboratoire de rêveries où subsistent les vestiges d'un univers (sur)bureaucratisé post-IA, mettant en tension la figure de la scientifique occulte et celle de la créatrice, toutes deux confrontées au formatage algorithmique et à l'automatisation des savoirs.

Présentée à Rouyn-Noranda, territoire marqué par l'extraction minière, *La chambre virtuelle* agit comme un lieu de retrait où la matière devient un vecteur de ralentissement et d'errance de l'esprit. Dans ce contexte, la quête philosophale de Dominique Sirois ne vise pas la production d'or, mais l'élaboration d'un espace onirique où se poser, habiter, penser, persévérer, survivre et résister autrement aux logiques de l'épuisement et de la disparition de soi.